

Pierre Richard, le grand blond avec quelques idées noires

Festival Lumière. L'inusable comique a reçu un hommage mérité. Interview.

Pensiez-vous, en jouant le « Grand Blond » pour Yves Robert, que ce personnage provoquerait encore des ovations en 2013 ?

Je ne vais pas faire l'hypocrite, je sais que je suis un acteur populaire, mais je n'imaginai pas à ce point. L'accueil lyonnais m'a profondément touché. Maintenant, j'aimerais bien que les producteurs se jettent à leur tour sur moi ! (rires)

Comment êtes-vous devenu comique ?

Dans ma vie, tout ce que j'ai fait de bien, je l'ai fait de façon innée, sans analyse. J'ai tout de même « travaillé » ce don durant mes années de pension, de onze à quatorze ans. C'était la guerre, j'étais dans un établissement religieux : pour m'en sortir, n'étant ni fort intellectuellement ni fort physiquement, je n'avais d'autre solution que d'être

drôle pour devenir le chou-chou du costaud. J'ai été le fou du roi pour survivre, j'ai enchaîné pour en vivre.

Aujourd'hui, on ne fait plus de burlesque façon « Le Grand blond ».

Pourquoi cette veine a-t-elle disparu ?

C'est un cinéma visuel extrêmement lié à celui qui le crée à l'écran. En France, il y a eu Jacques Tati et... moi ! Je mettais un point d'honneur à ce que mon personnage repose sur une règle essentielle du burlesque : il devait être inadapté, par timidité, maladresse ou distraction. Ce qui me permettait de remplir un autre rôle de la comédie : pointer du doigt quantité de tares, l'envahissement de la publicité (« Le Distrainé »), l'abrutissement de la télé (« Les Malheurs d'Alfred »), les ventes d'armes (« Je sais rien mais je dirai tout »). Par

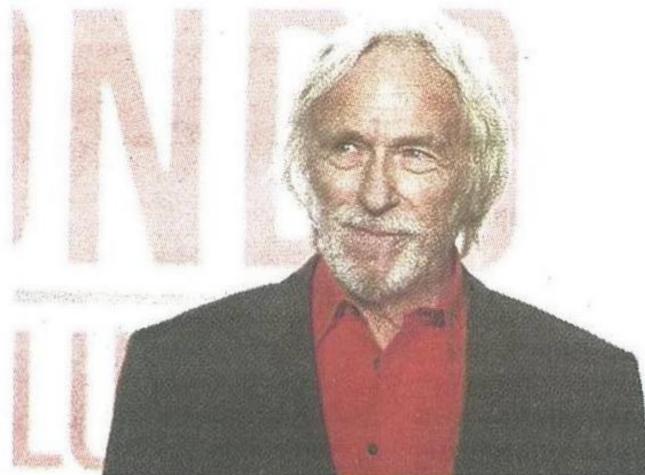
la suite, en oubliant cet aspect dénonciateur, je me suis un peu perdu.

Perdu dans des comédies commerciales ?

J'ai été aspiré par la spirale du succès. Je n'en ai pas honte. C'est davantage devenu un problème personnel avec moi-même. Je me dis : « T'aurais pu respecter tes convictions jusqu'au bout ! ». Depuis peu, la critique me réévalue, mais, à l'époque, si elle m'avait soutenu, je n'aurais peut-être pas répondu au chant des sirènes.

Aujourd'hui, vous apparaissez dans des rôles plus sombres...

C'est qu'à mon âge, on meurt souvent avant la fin. Je ne sais pas si je suis plus sombre, mais je ne peux plus me permettre d'être le joyeux drille qui se prend les pieds dans le tapis. À 79 ans, je risquerais de ne plus me relever.



■ « Je ne peux plus me permettre d'être le joyeux drille qui se prend les pieds dans le tapis. À 79 ans, je risquerais de ne plus me relever ».

Photo Pierre Augros

Vous n'avez jamais joué de personnage antipathique...

Un seul réalisateur a pensé à moi pour jouer une ordure : Claude Lelouch, il y a plus de quarante ans. Il me disait : « Tu vas jouer une vraie merde, et tu seras d'autant plus dangereux que tu as l'air solaire ». Le film n'a pas pu se faire. Les gens n'avaient pas envie de me voir méchant ou désœuvré.

Domage, j'aurais aimé avoir mon « Tchao Pantin » (Coluche) ou mes « Lumières de la ville » (Chaplin).

David S. Tran

Ce vendredi 18 octobre à Lyon, dans le cadre du festival Lumière. 11 h : conférence sur la restauration des « Malheurs d'Alfred », Institut Lumière. A 14 h 30 : « Le Grand blond » au Pathé Bellecour. A 20 h 30 « La Chèvre » à l'UGC Confluence.

« J'ai choisi le nom de Sanda qui me semblait comme une note musicale »

Festival Lumière.

Rencontre avec Dominique Sanda, icône des années 70-80, muse de Demy, Visconti, Bresson...

Vous n'aviez pas 17 ans quand Robert Bresson vous a choisie (1).

Qu'attendiez-vous de ce premier rôle au cinéma ? J'étais mannequin et je ne voulais pas le rester. C'était trop insuffisant pour moi, pas assez nourrissant. Mon âme demandait autre chose. Bresson m'avait choisie, non parce qu'il retrouvait en moi la tragédie de cette jeune fille, mais pour mon essence intérieure. Il avait perçu en moi une âme heurtée par une vie médiocre. J'ai eu une belle relation de confiance avec Bresson, qui avait pourtant la réputation d'être difficile.

Vous aviez aussi la réputation d'être une « beauté froide » et distante sur les plateaux... Vous savez, le métier d'acteur est très dur pour les personnes fragiles et particulièrement



Photo Pierre Augros

sensibles. On vous prend, chacun vous déchiquette un peu. Moi, je n'ai jamais voulu me cacher derrière un bouclier, mais, pour m'approcher, j'exigeais un travail d'apprivoisement. Et quand mon apparition publique était finie, je voulais que le rideau tombe pour de bon, afin de pouvoir me rééquilibrer, par le calme, le yoga, la respiration. En dehors du travail, j'ai mis des limites. Il m'est arrivé d'être cassante, de faire des éclats, de dire basta ! Alors, certains m'ont mise dans la case « difficile ». Pfff... Ceux qui pensent que je suis froide n'ont qu'à se

regarder dans une glace.

Vous serez dans le prochain Nicole Garcia, mais on vous voit moins au cinéma...

J'ai fait un peu théâtre, sans poursuivre. Je me suis mariée à 49 ans (en 2000), je suis partie vivre loin (en Uruguay) avec mon mari. Il a deux enfants schizophrènes, d'un premier mariage, je n'allais pas les déraciner. Les voyages ne me font pas peur : dans ma famille, du côté paternel, ils étaient tous soldats ou croisadiers.

Pourquoi avoir choisi le nom de Sanda ?

Mon nom de jeune fille était très beau : Varaigne. Vas et règne ! Mais il me rappelait l'agressivité des sœurs de l'école religieuse qui hurlaient « Varaigne, au tableau ! ». Je ne voulais pas garder le nom d'un père qui n'approuvait pas la vie que j'allais mener. « Sanda » me semblait comme une note musicale.

David S. Tran

« Une femme douce », longtemps invisible, a été restauré et sortira en salles le 6 novembre.

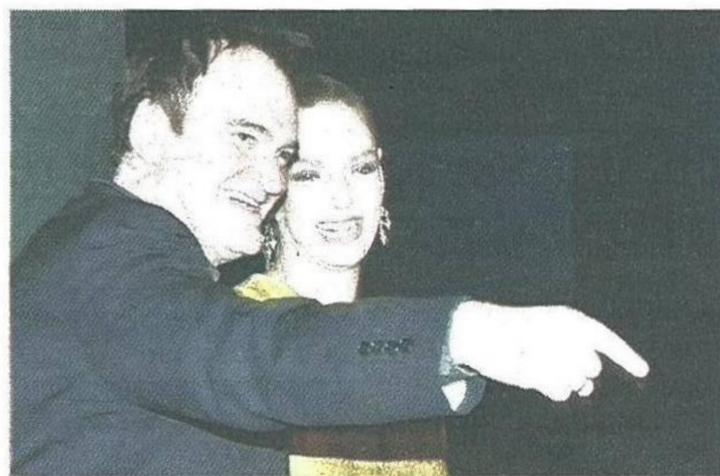


Photo Alan Schoenauer

Ça « pulpe » pour Uma et Quentin

Voyage au bout de l'extase... Ce jeudi soir, les spectateurs venus à la séance supplémentaire de « Pulp fiction », au Pathé Bellecour de Lyon, n'en ont pas cru leurs yeux : le réalisateur Quentin Tarantino et l'actrice Uma Thurman (qui lui remettra, ce vendredi soir, le Prix Lumière) ont fait irruption pour mettre une ambiance d'apocalypse. Embrassades, lancers de bisous à la foule... Un vrai show à l'américaine. Le tandem a ensuite rejoint Michael Cimino à l'UGC Confluence pour revoir « Voyage au bout de l'enfer ».

Ce vendredi.

Prix Lumière à Quentin Tarantino.

Cérémonie à partir de 19 h 45 à l'Amphi 3000, au Palais des congrès de Lyon.

En présence des invités et d'Uma Thurman qui remettra le trophée à Quentin Tarantino.

Projection de « Jackie Brown » (1977, 2 h 30).

Nuit Tarantino.

À partir de 22 heures à l'institut Lumière :

« Reservoir dogs » (1992), « Kill Bill, volume 1 » (2003), « Boulevard de la mort » (2007), « Jackie Brown » (1997).